
Petites chroniques re-créatives...

Gilbert Mazliah*

Publiées dans le *Mensuel de l'emploi* ; Ville de Genève, de juillet 1989 à octobre 1990
Avec des ajouts et commentaires a posteriori rédigés en novembre - décembre 2005

et

autres textes...

avec des ajouts commentaires a posteriori

* © Gilbert mazliah, 4 chemin du Ruisseau, CH-1256 Troinex. Suisse.

En cas de retranscription ou de citation de ces textes, en totalité ou en partie, merci de donner les références.

Table des matières :

Introduction :

Comme le petit poucet,
semer son chemin de pierres blanches plutôt que de jeter son pain... page 3

Petites chroniques re-créatives...

1. Le bonheur a un sens qui n'est pas interdit... page 5
2. Le paon n'est pas le seul à pouvoir faire la roue page 9
3. Comme l'araignée qui tisse sa toile, vous savez tous dessiner... * page 13
4. Retrouver sa source pour créer, comme le saumon qui veut frayer... * page 17
5. Plus souple que le singe qui, lui, ne fait qu'imiter... * page 21
6. Il n'y a pas que les chats qui voient mieux la nuit... * page 25
7. Suivre les traces de sa créativité comme le renard traque sa proie... * page 29

Autres textes :

La plus belle histoire du monde... page 13
Version définitive* page 33

Se référer enfin à l'infini... page 17
Version définitive* page 37

* Pour l'instant, les textes 3 à 7 n'ont pas été transcrits.

Petite chronique re-créative...

Introduction

(2005)

Comme le petit poucet, semer son chemin de pierres blanches plutôt que de jeter son pain...

Il a des périodes dans la vie où le passé réapparaît et, dans un sens, nous remet en question. C'est ce qui se passe actuellement pour moi, aussi bien par rapport à mon travail d'artiste qu'avec ce qui touche à l'enseignement.

Dans le cas de ces « *petites chroniques re-créatives* », je dois cette nouvelle confrontation à Julie Brand _ qui, après avoir été mon étudiante, puis mon assistante aux Beaux-arts, m'assiste depuis cet automne dans mes cours « Ici, *Main* tenant », en me poussant, entre autres, à poser sur le papier quelques-unes des bases de mon enseignement dans ce domaine.

J'avais été amené à écrire ces articles sur la créativité, évidemment par hasard et sans l'avoir cherché, juste au moment où, dans ces mêmes conditions synchronistiques, j'avais obtenu un local dans lequel j'ai pu créer l'association et les cours « Ici, *Main* tenant ». Cela me permettait de mettre en pratique le résultat de toutes mes recherches sur la créativité menées depuis des années dans le cadre des Beaux-arts. En créant en juin 1989 « Ici, *Main* tenant », je pouvais enfin m'occuper de la créativité de l'**individu** en supprimant la division artificielle (sur ce plan-là), entre l'*artiste* (autoproclamé ou reconnu comme tel) et celui qui ne l'est pas (*idem*). Cet exercice d'écriture n'a pas été simple pour moi, mais comme la seule contrainte était de parler de créativité, d'une manière si possible légère et accessible à tous, le challenge en valait la peine puisque justement c'est ce que je m'apprêtais à faire...

De relire ces textes, que Julie a eu la gentillesse de retranscrire, cela m'a permis de voir tout le chemin parcouru depuis ; et surtout l'approfondissement par la mise en pratique de ce qui était plutôt des intuitions théoriques par rapport à l'individu en général. Car c'est dans la pratique, et grâce à tous les élèves qui ont accepté de suivre mes propositions, que j'ai pu affiner et ciseler mes exercices pour que leur efficacité augmente tout en donnant plus de poids à la théorie dont ils découlent. La relation entre théorie et pratique est centrale dans ce travail, l'une alimente toujours l'autre. Elles trouvent en définitive leurs légitimités respectives et complémentaires à la fois dans les résultats et dans le cœur de celui qui pratique ; dans la circulation retrouvée de son énergie créatrice et dans le sentiment, évidemment subjectif _ mais néanmoins ressenti comme réel _ de son épanouissement en tant qu'individu.

J'ai pu voir aussi comment naît et se développe une intuition, qui, dans une logique et une cohérence insoupçonnée au départ, peu à peu se matérialise, d'étapes en étapes au cours de la vie, depuis l'adolescence* jusqu'à ses conséquences les plus récentes.

Mais cette relecture m'a confirmé encore autre chose dont je prends conscience ces temps : L'importance de semer des « pierres blanches » sur son chemin créatif de vie avec, pour corollaire, l'importance d'y revenir de temps en temps et de leur faire l'offrande de son présent.

* Cf. « La plus belle histoire du monde », composition sur thème écrite en 1962, et publiée dans les *Annales du collège de Genève* en 1964.

Je m'explique : Un moment créatif qui a pour résultat un texte, une peinture, ou tout autre produit de notre créativité, est comme une « pierre blanche » que l'on sème sur ce chemin qui peu à peu se dessine, et dont la direction donne du sens à sa vie. Elle contient en elle un potentiel énergétique que le spectateur peut ressentir, et qui peut même dynamiser sa propre créativité. Elle peut également offrir à celui qui l'a produite cette énergie qui peut lui faire défaut à un moment ou un autre de sa vie. Mais pour que cela se passe, il doit lui faire à nouveau l'offrande de son présent.

J'ai compris cela en analogie avec un constat fait durant mes cinq voyages dans les temples du Tamil Nadu, en Inde du sud. Année après année, j'ai photographié là-bas, en suivant leurs évolutions et transformations, les offrandes de pigments colorés que les milliers de pèlerins font sur les Dieux sculptés dans la pierre. Toujours dans cette même perspective, ce qui m'intéressait en premier lieu c'était cette créativité plastique spontanée liée à une pratique spirituelle. Mais j'ai découvert en plus que, sans ces offrandes éphémères, les Dieux restaient morts, inopérants, figés dans le granit, tel qu'on peut les voir dans nos Musées ; par exemple au musée Rietberg à Zurich qui en possède plusieurs venant de cette région. Seule l'offrande attentive et créative redonne vie aux Dieux et leur permet de transmettre leur énergie de vie.

De même, les « pierres blanches » que nous semons _ plutôt que les morceaux de pain jetés, et aussitôt disparus dans la forêt _ ont ce pouvoir de vivre et procréer si nous leur donnons de notre temps créatif. Non seulement, elles nous indiquent le sens de notre vie, mais elles permettent peu à peu de tracer visiblement notre chemin au milieu de la « forêt vierge ». Elles nous donnent en plus, quand on y revient, l'énergie pour le parcourir.

Le classeur chronologique des travaux, numérotés et datés, que je conseille de faire à ceux que j'accompagne sur le chemin de leur créativité, va tout à fait dans ce sens. * Le regarder de temps en temps suffit souvent comme offrande pour stimuler la vie créatrice. De même, avec les dossiers récapitulatifs de leur parcours que je proposais à mes étudiants aux Beaux-arts. Il s'agit toujours en premier d'un acte « religieux » (dans le sens qui relie) et non pas d'une inflation autobiographique de l'ego. Faire une biographie, ou être seulement le conservateur du passé n'a aucun intérêt en soi, si ce n'est, justement, de dynamiser le sens dans l'action créatrice, ici, *main* tenant. Le passé n'a de valeur que par son implication dans le présent. L'histoire n'est pas seulement un regard sur le passé, mais surtout la connexion à une racine enfouie qui peut donner vie : L'important c'est la vie !

J'ai donc décidé de ne pas seulement retranscrire ces « *petites chroniques re-créatives* » telles quelles, mais j'y ai ajouté des commentaires et réflexions actuelles qui pouvaient ainsi les mettre en perspective ; avec l'espoir que cela puisse faire sens et dynamiser créativement le présent du lecteur éventuel, comme cela est le cas pour moi.

Comme le petit poucet, semer son chemin de pierres blanches plutôt que de jeter son pain...

Troinex, décembre 2005

Gilbert Mazliah

* Voir la première chronique : « Le bonheur a un sens qui n'est pas interdit... », page5.

Petite chronique re-créative...

1. Le bonheur a un sens qui n'est pas interdit...

Que penser à l'approche des vacances lorsqu'on imagine ces foules se pressant dans les gares et les aéroports, avec chacun dans sa poche un billet pour quelques semaines de « bonheur » ?

Cette année, je les associe immédiatement à cette foule qui, autour du Grand Palais à Paris, sur plusieurs centaines de mètres, attendait de pouvoir admirer la rétrospective des œuvres de Paul Gauguin. Que pouvait motiver une telle patience, si ce n'est cette même quête du bonheur, et l'espoir de le trouver par personne interposée dans les toiles de ce grand voyageur ?

On ne peut tout de même pas s'empêcher de penser que parmi cette foule d'admirateurs, ceux qui comprendraient un « Gauguin » d'aujourd'hui ne seraient pas plus nombreux que ne l'ont été ses contemporains. On ne pourrait pas oublier non plus que son travail peut nous enrichir à ce point parce qu'il a eu le courage de remettre radicalement en question la société bourgeoise de son époque et de partir, non pas en vacances, mais en prenant tous les risques, dans un véritable voyage extérieur et intérieur.

Néanmoins, je dois avouer que ce public n'a pas tort lorsqu'il endure une file d'attente de plusieurs heures pour voir ses peintures. En effet, c'est justement grâce à Gauguin qu'une nuit j'ai moi-même reçu la clé du bonheur ; pas moins ! Et plutôt que de la garder pour moi, j'ai décidé de la partager avec vous, sans pour autant, rassurez-vous, vouloir vous priver de la joie d'entrer dans un musée ou de celle de partir pour Tahiti.

En réponse à des préoccupations que j'avais sur la créativité, j'ai reçu à ma surprise, il y a quelques années, le 1^{er} janvier 1984, le rêve suivant intitulé « le rêve du bonheur » :

On me disait que pour créer avec bonheur, pour être heureux dans ce que l'on fait _ cela n'avait, bien sûr, rien à voir avec la recherche d'un plaisir égoïste _ il fallait, à chaque instant, pouvoir répondre aux trois questions du célèbre tableau-testament de Gauguin :

« D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous ? »

Ensuite, le rêve philosophe faisait une exégèse : « Ce qui compte dans une action créatrice, comme dans toute action dans la vie, c'est de ressentir ses racines, son origine, de percevoir qu'elle poursuit quelque chose ; et aussi, d'avoir le sentiment intérieur profond qu'elle est un point sur une direction qui va vers un but implicite ; celui-ci ne pouvant d'ailleurs être connu à l'avance puisqu'il est justement le fruit inconnu du travail créateur et de la vie. »

Tout cela peut paraître simpliste ; mais, pour ma part, j'ai souvent tiré profit de cette vision des choses, aussi bien dans mon propre travail artistique que dans mon enseignement, en analysant dans cette perspective certains blocages de la création. Ceci n'est d'ailleurs pas seulement valable dans ce domaine. On peut l'appliquer dans tous les secteurs de la vie : le sentiment du *sens* d'une action est une condition du bonheur, et inversement c'est aussi ce « sentiment de bonheur » qui donne du *sens* à nos actions !

Lorsqu'on n'est pas heureux dans ce que l'on fait, et/ou si cela ne semble pas s'inscrire sur une direction avec des tenants et aboutissements, l'action entreprise se bloque et perd de sa créativité, car elle n'a plus de raison d'être, elle n'a plus de sens dans tous les sens du terme, justement.

Il est intéressant à noter que le rêve a donné un titre en partie inexact au tableau. Il a dit « *Où sommes-nous ?* » à la place du « *Que sommes-nous ?* » du titre de l'oeuvre. On peut comprendre qu'il proposait _ en évitant de se perdre dans des questions existentielles _ de d'abord se situer **dans le présent** avec un **avant** et un **après**. Et en somme, cela suffisait déjà pour répondre à nos « quoi ? » et nos « pourquoi ? »...et même nous enlever l'envie et le besoin d'y répondre !

En méditant sur cette « clé du bonheur », on peut aborder sous cet angle nouveau bien des problèmes (et peut-être même trouver des solutions), qu'il s'agisse du manque de joie et de créativité dans un travail, de l'inefficacité d'une équipe ou bien même du malaise de la jeunesse dans une société qu'elle trouve absurde...

Mais ne soyons pas trop ambitieux et revenons ici et *main* tenant.

Par exemple, moi, à la fin de cet article, j'espère que vous lui trouverez un sens ; sinon je n'aurais pas été heureux de l'écrire. Il y avait pour moi un **après** à venir possible... Par exemple, vous, vous terminez cette lecture. Il y a peut-être maintenant pour vous un **avant**...Et vous sentez avec moi que le sens de la création n'est pas interdit !

Alors !...Heureux ?...Heureuse ?

Genève, juillet 1989

Gilbert Mazliah.

(2005)

Depuis que j'ai écrit cet article, je me suis aperçu que le ressenti de cet état de « bonheur » est essentiel pour la bonne circulation de l'énergie créatrice de tout individu. Il n'a pas réellement besoin d'être conscient, mais s'il est absent, rien ne se passe et tout se bloque ; ce qui est évidemment un signal à prendre en compte lorsque qu'on accompagne des individus dans leur cheminement créatif.* J'ai aussi vite compris qu'on ne peut forcer ce sentiment et que chaque fois qu'il est présent, c'est un petit miracle.

La seule chose que l'on puisse faire, c'est de créer les conditions favorables pour que cela se passe. On ne peut pas donner de recette, mais tout est bon pour y parvenir. Il faut d'abord travailler avec l'intellect, fournir la théorie, des concepts cohérents et convaincants (c'est ce que je tentais de faire avec de tels articles) mais, dans la plupart des cas, ça ne suffit pas.

Il faut ensuite créer un contexte favorable dans lequel tous les parasites à l'apparition de ce sentiment sont naturellement plus ou moins exclus d'eux-mêmes, ou, en tous les cas, conditionnés à disparaître. Évidemment, ils ont pour la plupart un lien avec ce qu'on appelle l'*ego*, avec ses ambitions, ses désirs, ses peurs, ses projets, son idéalisme, son pessimisme, ses regrets, ses rancœurs, ses ressentiments, son insertion sociale perçue par ses complexes d'infériorité ou de supériorité, etc., tout ce qui empêche d'être ici et *main* tenant, en action dans le présent.

Depuis que je travaille avec d'autres, c'est mon seul objectif. Je tente par tous les moyens de créer ces conditions favorables. Quand elles sont atteintes, le reste vient tout seul. Je fais confiance en la nature humaine, et je sais que dans de bonnes conditions elle a un potentiel énergétique et créatif énorme, aussi grand que celui de l'énergie nucléaire contenue dans la matière. La plupart des exercices que je propose vont dans ce sens, mais surtout, et en premier, celui que je nomme « **training créatif** ».

Les règles sont simples, mais les résultats après quelques mois de pratiques sont souvent étonnants. Ils viennent toujours de l'intégration progressive de ce sentiment de bien-être, d'abord diffus et presque inconscient, de ce « bonheur » dont parle le rêve :

Le « training créatif »

Il s'agit, avec à disposition le matériel de création le plus diversifié, de travailler sur de petites cartes au format A6, et ceci durant exactement un quart d'heure, au minimum une fois par semaine, si possible toujours le même jour et toujours à la même heure. Cette pratique doit être rythmée et régulière, et de préférence accompagnée d'une musique qui convienne.

Un quart d'heure est suffisant pour entretenir l'énergie créatrice, pour autant que la consigne soit de s'accepter tel qu'on est au niveau où l'on en est ; et puis de partir à l'aventure, à la rencontre de soi-même, en toute liberté et sans idées préconçues.

On réalise habituellement plusieurs cartes. Ensuite, on les date et on les numérote avant de les classer. Ce dernier point est important, justement pour marquer le chemin afin de pouvoir par la suite découvrir rétrospectivement la direction sur laquelle on travaille ; d'où l'on vient, ou l'on est et où l'on se sent aller...

* Ce n'est pas la seule indication d'un blocage, ni le seul sens de ce signal...

Après quelques mois, ce sentiment prend forme et cette petite rencontre hebdomadaire avec soi-même devient essentielle, voire indispensable. Au début, cette pratique peut se révéler difficile, surtout dans la durée, et surtout si l'on veut trop bien faire ou en faire trop. Pour finir elle devient une nécessité intérieure naturelle et une joie.

La pratique collective de ce « training créatif » est très favorable car cette énergie créatrice et ce sentiment de joie dans la rencontre avec soi-même sont contagieux. On a alors ce privilège, très rare dans notre société, de pouvoir être en rapport avec le centre de soi, l'essence en soi, le meilleur de soi-même en devenir et, en même temps, d'être profondément avec les autres qui vivent pareillement cet instant. Dans la pratique des cours ou des stages, nous commençons toujours par ce quart d'heure ; et moi aussi je m'y mets, pareillement aux participants.

Dans certains cas, je sens toutes les énergies qui viennent de l'extérieur et qui perturbent l'exercice : les vécus bons ou mauvais, mais surtout les préoccupations, les soucis et les stress, tout ce qui a envahi l'individu avant d'arriver ici. Je pourrais imposer le calme propice à l'intériorisation souhaitée ; mais, dans ce domaine, on ne peut rien forcer ! Mon travail, c'est alors d'entrer encore plus en contact avec l'intérieur de moi-même, dans une relation profonde avec ce qui surgit sur ma feuille de papier. Comme pas miracle, plus ou moins rapidement, un silence s'installe, un silence de cette qualité exceptionnelle et précieuse qui est le signe que la contagion opère. En retour, j'en bénéficie moi-même. Chacun est en train de se connecter avec son propre centre, de percevoir avec le cœur et l'âme, et à la fois physiquement dans son action avec la matière, qu'il est en train d'œuvrer à un point sur une direction qui prend du sens, pour lui... ici, *main* tenant.

Pour chacun d'entre nous, la création et le bonheur qui en découle ont toujours un sens qui n'est pas interdit...

Troinex, novembre 2005

Gilbert Mazliah.

Petite chronique re-créative...

2. Le paon n'est pas le seul à pouvoir faire la roue !

Êtes-vous capable d'imaginer qu'un jour un être humain a créé la roue ?

Pouvait-il lui-même envisager les conséquences que son acte créateur allait avoir pour l'humanité ?

Observons notre société. Que serions-nous sans la roue ? Elle est partout et ses utilisations sont multiples. Pourtant, le geste qui a permis cette réalisation ne semble, en somme, pas si compliqué : trouser en son centre une forme circulaire plate _ à moins qu'elle ne l'était déjà _ et la traverser d'un bâton qui devient axe. Rien de plus, et la roue est créée ! Dans le fond, elle était même là depuis des millénaires. Le moindre collier de perles paléolithiques ou hache de pierre emmanchée contenait déjà l'idée de la roue, et l'on peut se demander comment il se fait que les civilisations précolombiennes l'ignoraient alors qu'ils taillaient de magnifiques disques de pierre.

Ne l'oublions pas : la mentalité d'un individu d'avant la roue nous est complètement étrangère, car son apparition nous a autant modifié que le monde dans lequel nous vivons. Sachons que nous sommes transformés par ce que nous transformons, et que nous ne pouvons jamais agir sur l'extérieur sans que notre intérieur bouge !

La créativité utilise le hasard et la nécessité :

On veut moulin le grain plus facilement... et la roue se fait meule et moulin.

On a des difficultés de transport... et la planche avec la roue devient brouette ou char.

Le besoin de communication s'amplifie... alors la voiture tirée par un bœuf ou un cheval transporte les voyageurs et la route se dessine déjà sous ses roues...

On connaît la suite !

Chaque création ouvre de nouvelles possibilités et elles s'engendrent l'une l'autre à l'infini. Tout est déjà là, virtuellement, il suffit que quelqu'un établisse une **nouvelle relation entre deux éléments connus** pour qu'ainsi naisse un troisième qui n'existait pas auparavant.

Sans vouloir à tout prix refaire la roue et se pavaner, il faut savoir que chacun, à son niveau, peut être créateur. Ce n'est pas le privilège de l'artiste ou autre scientifique. Cela dépend plutôt d'un état d'esprit, d'une attitude à l'égard d'une faculté que nous possédons tous. Chez la plupart d'entre nous, la créativité est souvent en léthargie (complètement, ou partiellement, seulement dans certains secteurs).

Pour la remettre en mouvement, il faut modestement l'exercer à nouveau et l'intégrer dans son quotidien. Le monde, comme « la formule 1 » ne s'est pas fait en un jour !

Lavons-nous tout d'abord les yeux !

Observons ce qui nous entoure avec le regard neuf de celui qui a créé la roue.

Bien que tout puisse sembler immuable et définitif, nous vivons au milieu d'une mine d'or. Le plus banal n'attend que notre créativité pour se révéler. Évidemment, cela ne paraît pas si facile, mais sachons que ce sont toujours notre manque de confiance, nos a priori et nos peurs, qui nous mettent les bâtons dans les roues.

Pour créer, il faut accepter de faire tourner la roue de la fortune. Il suffit de vouloir et, par nécessité, avec le hasard, nous découvrons ***une relation nouvelle entre deux éléments connus***... un troisième, inconnu auparavant, va surgir, bientôt suivit d'un quatrième inattendu et d'un cinquième qu'on ne pouvait même pas rêver. Le sixième et le septième sont déjà presque là... mais pour l'instant n'en parlons pas.

Revenons ici et *main* tenant.

Par exemple moi, je prends mon stylo et une feuille de papier et, en écrivant, cette nouvelle relation entre eux crée cet article.

Par exemple vous, vous lisez cet article et regardez autour de vous...

Vous ne voyez pas ?

Il y a pourtant plein de bâtons et de disques qui ne demandent qu'à devenir axe et roue !

Genève, septembre 1989

Gilbert Mazliah.

(2005)

Cette vision de la création est très utile dans le travail sur la créativité.

On doit comprendre tout d'abord que rien ne se crée à partir de rien et que dans les deux sens du mot « culture », un individu, comme une plante, ne peut se développer sans puiser ses forces dans un terreau dont il dépend totalement. Un pommier aux fruits délicieux ne peut pousser ni s'épanouir sans un sol qui lui convienne. Un enfant élevé par des loups, malgré son potentiel humain, ne peut avoir plus que la culture des loups ; Il ne se tiendra même pas debout ! Ce « terrain » qui nous nourrit est toujours constitué par ceux qui nous ont précédés et qui l'ont enrichi ; avec une analogie parfaite entre les deux cultures, celle de la matière, de la terre, et celle de l'esprit. Dans la création, nous ne sommes pas seuls, nous dépendons des autres et du passé ! Même dans l'art brut, bien que parfois inconscientes et souvent non conformes, les sources culturelles sont toujours présentes et alimentent l'œuvre.

Le problème créatif majeur est de savoir comment se nourrir de cette culture constituée par nos prédécesseurs, les autres, l'autre, sur laquelle on pousse, tout en devenant soi-même, cet être unique capable de donner des fruits qui n'ont jamais existé et n'existeront jamais. Le risque est de se faire « avaler » par ce qui nous attire en se nourrissant comme au sein d'une mère (castratrice ou pas) dont on ne peut se détacher. Cela m'est arrivé, et j'ai vu aussi de nombreux « apprentis artistes » ne pouvoir faire autrement que de travailler « à la manière de ». L'amour immodéré d'un autre artiste, d'un grand artiste, peut être irrésistible pour quelqu'un qui veut créer ; jusqu'à se nier soi-même et perdre toute sa créativité. La solution qu'il nous propose semble alors si évidente et définitive qu'aucune autre possibilité nous apparaît. Cela peut n'être qu'un passage œdipien qui se termine souvent par le meurtre du « père », ou de la « mère »...Picasso a abordé ce problème de front, en toréador ; et avec Vélasquez, Manet ou Courbet, il a souvent obtenu la queue et les oreilles ! Chez les artistes « amateurs », nombreux sont les épigones ! Dans leur travail, on décèle souvent plus l'origine et le savoir-faire que leur personnalité propre.

Apparemment, le problème est de taille : D'une part on ne peut ni être ni créer sans l'autre ! Mais de l'autre, si on s'y intéresse un peu trop, on risque d'être annihilé. Et, dans ce cas-là, non seulement on ne crée plus, mais on n'est plus !

Pour aborder cette difficulté, j'ai créé en exercice que j'ai nommé « **la jonction** », dans le sens d'un fleuve (comme le Rhône) qui est rejoint par un affluent (comme l'Arve ou la Saône), mais qui, bien qu'alimenté et grossi par ces eaux nouvelles, garde son identité jusqu'à la mer. L'exercice se pratique d'abord avec les peintures d'autres participants, puis peut se poursuivre, pour celui qui s'y intéresse, avec les œuvres d'artistes qui l'attirent l'intriguent ou le questionnent ; qu'il les ait vues dans une exposition ou en reproduction dans une publication.

Il faut savoir d'abord ce que j'entends par exercice. Il faut bien le prendre au sens étymologique d'exercer, se soumettre à un entraînement méthodique et dirigé pour acquérir une pratique. Ou entretenir, développer, faire progresser, former, habituer corps ou esprit...Il ne s'agit pas de le considérer comme un réel moment de création* _ même si les résultats peuvent dépasser souvent de loin les limites restreintes de cet objectif _ mais réellement de faire des exercices, c'est-à-dire un réel travail aussi bien avec la matière que sur soi-même.

* Par exemple, comme dans le « training créatif » (voir chronique précédente).

Exercice de la « La Jonction » :

À côté de l'un de ses propres travaux, en principe sur A6, on place celui d'un autre participant. Évidemment, il vaut mieux que ce soit dans les deux cas une peinture qui nous intéresse : Pour la sienne, quelque chose qu'on aimerait développer, pour celle de l'autre quelque chose qui nous attire ou qui propose une direction qui nous intéresse. Mais, comme il s'agit de s'exercer, ce n'est pas trop important. L'essentiel, c'est la compréhension et la souplesse acquises durant cet exercice. Plus on pratique, plus elles viennent d'elles-mêmes !

*En considérant ces deux travaux il s'agit d'en faire un troisième, nouveau, qui tienne compte à la fois des données du premier qui le poursuit et qui intègre des « qualités », des éléments, du second. Pour trouver **cette relation nouvelle entre ces deux éléments connus** que l'ont a devant soi, cela sous-entend d'abord qu'on les identifie, qu'on repère leur spécificité et leurs différences, qu'on puisse même les nommer.*

Ce qui apparaît presque toujours dans cette pratique, c'est que chacun fait partie plutôt de l'un ou de l'autre de deux groupes opposés dont les extrêmes sont :

_Celui qui s'oublie complètement et disparaît immédiatement, une sorte d'éponge qui se dissoudrait en s'imbibant.

_ Celui qui se referme sur lui-même, n'arrive pas à s'ouvrir à l'autre, n'arrive même pas à imaginer que celui-ci peut lui apporter quelque chose, une sorte d'autiste culturel.

L'exercice consiste peu à peu à trouver la juste position entre ces deux pôles ; et aussi de pouvoir consciemment plus ou moins vers l'un ou l'autre. Dans ce but, un prolongement de l'exercice peut se faire en créant, après un première « jonction », de nouveaux intermédiaires, entre son premier travail et celui qu'on vient de faire, puis entre celui-là et celui qu'on a reçu ; et ainsi de suite jusqu'à obtenir une chaîne d'une dizaine de peintures ou plus qui, mises côte à côte, évoluent en se transformant sans heurts, depuis son propre travail initial jusqu'à celui de l'autre.

Cet exercice est accessible à tous. En le pratiquant, les mécanismes de la créativité se remettent naturellement en route, même pour celui qui n'imaginait plus en être capable. Le rapport à l'autre a été apprivoisé. On peut aimer sans se perdre soi-même. Au contraire, s'ouvrir ainsi permet de se trouver, et de devenir soi-même. En observant les résultats, on peut s'apercevoir que celui qui a réalisé cet exercice a trouvé toute une série de nouvelles relations entre des éléments préexistants. D'une manière plus ou moins élaborée, chaque fois à partir de deux connus il a trouvé un troisième qui ne l'était pas. Il s'est réellement mis à créer. Ce n'est peut-être qu'un début, mais il peut comprendre maintenant que...**le paon n'est pas le seul à pouvoir faire la roue !**

Troinex, le 4 décembre 2005

Gilbert Mazliah.

La plus belle histoire du monde...

*« Au commencement, Dieu créa les
cieux et la terre.
Dieu dit : « Que la lumière soit ! »
Et la lumière fut...*

(Ancien testament. Genèse)

Pour moi la plus belle histoire est celle de la création ; non pas celle du début du monde, qui est, certes, fort belle, mais celle exécutée par un être vivant : l'homme a cette faculté merveilleuse de créer qui le différencie des animaux et qui le rapproche de Dieu.

Tout homme suffisamment doué et possédant assez de volonté a la possibilité de créer ; dans tous les domaines, même les plus divers, on remarque ce phénomène plus ou moins intense. Aussi bien le mathématicien, le physicien, qui découvrent des lois ouvrant des horizons nouveaux, aussi bien le pâtissier et le cuisinier qui inventent des mets savoureux, que l'artiste, l'écrivain, le compositeur ; tous connaissent cette aventure étonnante de la création.

Je me propose de vous narrer l'un d'elles qui, à l'instar des contes des mille et une nuits, me laisse rêveur.

Je prendrai celle de l'artiste peintre qui m'est le plus connu, mais qui équivaut certainement à celle de tous les créateurs. Un jour, le peintre, décidé, pose une toile vierge sur son chevalet : *il va créer* une œuvre ! un chef-d'œuvre si possible. Cette peinture, cela fait des jours, des semaines peut-être qu'il l'a dans la tête. Elle y est née, y a mûri ; il en a fait des croquis, des esquisses et maintenant elle bout comme l'eau avant de s'évaporer. Elle est là toute prête ; il ne lui reste qu'à la saisir. Sur sa palette, des couleurs en forme de vers lui sourient. Les pinceaux et les spatules sont également de la fête. Ils sont plantés fièrement dans un pot, comme des soldats pour la parade. Devant lui sa toile blanche, trop blanche, l'attend. Il ne lui reste plus qu'à donner le départ de l'aventure, mais il hésite encore. Le premier pas est le plus difficile. Enfin il se lance timidement ; dans sa tête fourmillent encore les préjugés, les qu'en-dira-t-on. Ses couleurs sont mièvres, il les mélange trop avant de les poser sur la toile. Son dessin veut être excellent, il devient trop précis et pédant. Il n'est pas très sûr de lui, il a peur, car il est devant un abîme. Il ne peut revenir en arrière : il ne veut surtout pas la défaite. Mais s'il continue ainsi, c'est fini ; voulant trop bien faire, il ne pourra sortir de ce cercle vicieux.

Comment doit-il agir ? S'arrêter peut-être et attendre l'inspiration ? Mais viendra-t-elle ? S'il continue, il doit se libérer. Être lui-même, c'est-à-dire n'être plus l'homme parmi les hommes mais l'artiste, le créateur. Il doit oser ; il doit se lancer la tête la première, quitte à se la casser. Voilà ! Il prend de l'assurance ; ses formes deviennent plus harmonieuses ; ses couleurs s'affirment et prennent du poids. Il sent bientôt qu'il ne doit plus se battre, qu'il s'est libéré. Il est enfin seul avec la toile, plus rien ne le retient. Ses pensées vont plus vite que ses actes. Il les suit dans une course folle, il perd presque pied ; la tête lui tourne. S'il tient bon peut-être que..., *il crée !*

Le spectateur éventuel voit avec surprise le tableau naître sous le pinceau. L'artiste paraît avoir maintenant une facilité étonnante. Tout lui réussit. Par moments, il s'arrête pour

souffler ; il s'éloigne de la toile en clignant des yeux : Soudain, il y revient et reprend avec plus de force. Ses yeux se dilatent, ses mains se promènent habilement de la palette au chevalet. Quand la peinture lui manque, il prend un tube et le presse tout en regardant ce qu'il a fait. Le monde extérieur n'existe plus pour lui.

Enfin il est content de lui, il se calme et pose ses instruments. *Il a créé.* Il peut être heureux : son aventure se termine bien.

Maintenant il redevient homme parmi les hommes ; il peut regarder son œuvre et l'apprécier. Il peut la juger. Ils la jugeront aussi. Elle sera plus ou moins bonne, mais ce n'est pas ce qui importe. Il a été le héros d'une belle histoire. Et je trouve celle-ci une des plus belles histoires du monde.

La création permet à l'artiste d'atteindre des joies dans des sphères littéralement supraterrrestres. Elle permet également une communion très profonde de l'homme avec lui-même, avec son fond, ses pensées, son essence. Il y a en elle quelque chose d'indéfinissable que l'on peut ressentir mais difficilement raconter ; quelque chose de beau, de grand, d'inconnu, de mystérieux, d'universel.

Elle élève l'homme vers Dieu ou plutôt vers le sentiment d'une force supérieure.

Elle est comme l'opium sans ses défauts. Quand on l'a connue, on ne peut plus s'en passer. C'est pour cela que l'artiste replace une nouvelle toile sur son chevalet ; car il veut toujours mieux la connaître.

Gilbert Mazliah (1^{ère} Scientifique C)

(Composition écrite en 1962, et publiée dans les *Annales du collège de Genève* en 1964.)

(2005)

Il est évidemment à la fois un peu gênant et émouvant de retrouver le jeune homme que j'étais à cette époque. Le plus surprenant, et qui porte à réfléchir, c'est de s'apercevoir que ce que je suis aujourd'hui était déjà là, plus qu'en germe, dans la tête de celui qui ne pensait qu'à la peinture plutôt qu'à ses études ; Car si ce texte a été publié, c'était plus dû à cette passion qui m'habitait qu'à mes résultats scolaires plutôt médiocres dans les branches qui ne m'intéressaient pas.

Tout aussi étonnant de prendre conscience que j'ai eu cette chance et ce privilège de découvrir très tôt mon « chemin ». Par miracle ; ou grâce à mes origines, ma famille, mon éducation, mes enseignants ; ou par ma nature, avec ma naïveté, mon idéalisme, mes forces et mes résistances ; ou grâce aux circonstances ; ou par tout ça à la fois avec d'autres raisons méconnues, j'ai pu marcher sur ce chemin pendant toutes ces années, le poursuivre tout en trouvant une place dans la société qui m'a permis de le faire.

Ma conviction, c'est qu'à la naissance tout être humain est déjà une entité, une âme entière, un esprit avec tout son potentiel, qui tente d'entrer, de vivre et de grandir, de se matérialiser dans ce monde à trois dimensions avec ses contingences et ses limites. Comme pour une graine, où l'arbre et le fruit à venir sont inscrits, cet être est déjà virtuellement caractérisé et individualisé, et il n'a besoin que du temps et de l'espace pour prendre forme et s'accomplir. La difficulté pour lui, c'est d'abord d'apprendre à connaître et à utiliser les lois qui régissent notre monde, lois qui n'ont rien à voir avec l'infini illimité d'où il vient.

À mon avis, toute l'éducation ne sert qu'à ceci :

Dans un premier temps, apprendre à cette entité incarnée à vivre dans notre monde, avec ses lois naturelles incontournables comme la pesanteur, les résistances de la matière, le temps et de l'espace, les impératifs biologiques, etc. Ensuite, ce petit être doit aussi apprendre à connaître les lois collectives et sociales, souvent arbitraires, locales et temporaires, différentes suivant le groupe humain, le moment historique ou la situation géographique : Par exemple, connaître et respecter le Code civil, le code de la route, les savoir-vivre différents et conventionnels comme de manger, ici ou là, avec une fourchette, des baguettes ou avec les doigts, etc.

Après ce premier acquis, cette adaptation, cette connaissance du monde, l'objectif véritable pour l'individu, c'est de se réaliser dans ce monde en révélant et matérialisant tout son potentiel déjà présent dès la naissance, dans l'œuf. Qu'il en soit conscient ou pas, le sens de sa vie est là ! Tout le reste n'est, dans le fond qu'accessoire. Dans tous les cas, l'intégration d'une âme dans notre monde vise, comme la graine d'un arbre fruitier, à grandir et donner le meilleur des fruits qu'elle puisse donner, le meilleur de soi.

Tout éducateur doit être conscient de cela, en ne confondant pas le but et les moyens. Tout individu doit aussi s'en souvenir dans les moments de désarroi. Dès la plus tendre enfance, on doit toujours penser à ces deux aspects conjointement. On a trop tendance à oublier et faire l'impasse sur le plus important. Par exemple, le mal-être d'un adolescent n'est souvent pas le résultat d'une inadaptation, mais, au contraire, il peut être le signal d'une *perte du sens** et d'une résistance saine à une adaptation forcée, réduisant l'être et, par là, empêchant son réel épanouissement. Il en est de même pour tous les moments où l'on se sent mal dans ce que l'on est et dans ce que l'on fait.

* Voir 1. Le bonheur a un sens qui n'est pas interdit..., page 5.

Si je prends cela sur le plan de la créativité, et en particulier de l'enseignement du dessin : apprendre à colorier une surface sans dépasser et d'une manière homogène est un apprentissage qui n'a rien à voir avec l'enjeu d'une expression créatrice. Il s'agit d'abord ici d'acquérir un savoir performant qui est à la fois la marque d'une compréhension des lois naturelles de notre monde (en particulier de la matière, papier, crayon, pinceau, peinture, etc.), d'une habileté et d'une adaptation à une exigence extérieure, à une commande faite. On peut avoir les deux objectifs alternativement ou au même moment, dès qu'ils sont clairement expliqués. L'enfant le plus petit est capable de comprendre la différence. Sans problème, il peut passer de l'un à l'autre en sachant que, dans un cas, il s'agit d'apprendre le monde et s'y conformer, dans l'autre, de s'exprimer, de se découvrir soi-même en s'individuant. Bien sûr, ces deux aspects s'alimentent l'un l'autre et aucun ne peut être sacrifié. Ces deux apprentissages sont nécessaires et complémentaires. Le pire est toujours la confusion des objectifs et le mélange indifférencié des demandes ; avec, implicitement, surtout celui des jugements.

Il n'y a qu'à voir justement cette confusion qu'amène très vite le concept de « savoir dessiner ». Comme dans le sport, on confond tout de suite la performance avec le développement de la personne ; Immédiatement un public (réel ou projeté) s'insinue entre soi et Soi. On cherche l'exploit sur une échelle collective des valeurs convenue à l'avance, et l'on fait l'impasse sur l'épanouissement de l'être. Le résultat est souvent l'autocensure et l'abandon pur est simple d'une pratique essentielle pour devenir soi-même. On ne dessine plus simplement parce qu'on n'est pas destiné à représenter la réalité extérieure telle que soi-disant la société l'attend. On se trompe de valeur. On ne veut faire que des champions normalisés, et l'on contraint les enfants à des normes artificielles plutôt que de s'intéresser à leurs véritables besoins intérieurs.

Cependant, j'en ai eu souvent la preuve : tout individu a un potentiel créatif. Comme je l'ai dit, en aucun cas il est à la naissance une outre vide qu'on se doit de remplir, et encore moins un matériau qu'on doit adapter, dans le dessein étroit de rentabilité ; comme le font certains insectes avec leurs œufs pour en faire des ouvrières ou des guerriers. Cette comparaison peut sembler exagérée et cette conception obsolète ; pourtant elle a cours plus souvent qu'on le croit dans l'éducation, depuis le berceau jusqu'à l'université, voire aux Beaux-arts qui, penserait-on, devrait être le bastion des valeurs créatives de l'individu.

Tout individu a **une fleur à ouvrir**, pareille à aucune autre, que ce soit dans le présent, le passé ou l'avenir. Notre chance, notre curiosité, notre intérêt, notre devoir, c'est de lui permettre de découvrir d'épanouir la sienne et d'avoir la chance de nous l'offrir.

Elle est là aussi, **la plus belle histoire du monde** qui peut se renouveler à tout instant pour chacun d'entre nous.

Troinex, le 3 décembre 2005

Gilbert Mazliah.

Se référer enfin à l'infini...

(1990)

La vie d'un artiste se déroule aux fils de deux histoires qui s'entremêlent, l'une en rapport avec le devenir du monde de l'art, la société et leurs histoires, l'autre en relation avec le cheminement intérieur et personnel.

Ayant commencé de peindre à la fin des années cinquante, au milieu de vaines querelles entre figuratifs et abstraits, j'ai fini les Beaux-arts en 1968 et je suis entré dans la décennie suivante, convaincu que le XX^{ème} siècle, avec toutes ses révolutions formelles successives, avait misé, plus ou moins consciemment, sur l'individu en lui donnant une totale autonomie créatrice avec, en contrepartie, une toute aussi grande responsabilité.

Tout était possible ! Mais qu'allait-on faire de toute cette liberté ?

On avait appris avec Marcel Duchamp que « *tout ce que fait un artiste est de l'Art* », et l'on comprenait avec Joseph Beuys que « *tout homme est un artiste !* ».

Pour ma part, j'étais prêt à associer ces deux propositions et à en tirer les conséquences.

Nous étions à un moment-charnière exceptionnel où, pour la première fois sur le plan artistique, l'objectif collectif concordait avec la nécessité d'une démarche individuelle ; mais pas n'importe laquelle, car on devait bien admettre que ce siècle qui avait été si généreux avec ses artistes sur le plan extérieur n'avait pas beaucoup bougé sur le plan intérieur et que, dans le fond, complètement perdu, il attendait en retour ce travail des générations futures.

Je me suis alors délibérément intériorisé en me dirigeant instinctivement vers la découverte et la compréhension de moi-même. En approfondissant plus intimement les problèmes plastiques dans cette perspective, j'ai découvert l'aspect « alchimique » d'une telle démarche où l'artiste transformant la matière doit accepter d'être transformé par elle.

J'ai compris le prix à payer pour cette liberté, et j'ai vu aussi que l'art était, et devait être, au service de la vie, qu'il permettait de relier les « opposés » apparemment irréductibles ; que celui qui s'engageait complètement dans cette recherche s'épanouissait et pouvait transmettre sa créativité qui devenait contagieuse.

Cela ne m'a pas empêché, bien sûr, d'être à l'écoute de ce qui se passait à l'extérieur et de voir que mon travail commençait à dialoguer avec certains courants qui allaient dans le même sens. Je n'étais pas le seul à suivre ce fil et, confiant, j'ai abordé les années 80 en pensant naïvement qu'on avait enfin compris _ après une dernière hypertrophie conceptuelle _ cette voie nouvelle qui était proposée à l'homme. Je croyais qu'on en avait fini avec tous ces « *ismes* » et qu'on allait se lancer ouvertement dans une véritable recherche intérieure, faisant place au sentiment et à la qualité de vie.

C'était peut-être utopique ou prématuré, ou en tous les cas sans compter avec les intérêts en jeu imbriqués, avec l'inertie conformiste et matérialiste de notre société. C'était oublier les mécanismes bien rôdés d'un marché en expansion reposant sur une « élite » opportuniste liée au pouvoir et à l'argent.

Aujourd'hui, au début de cette décennie, ces soi-disant spécialistes entretiennent encore plus la confusion. Ils s'attribuent toujours des privilèges, sur le dos de la population tout autant désorientée qu'eux-mêmes, en tentant implicitement, d'abord de la convaincre de son incapacité créatrice, et ensuite de lui affirmer qu'elle n'est en rien capable de comprendre ni de sentir sans passer par eux. Pour porter au comble le paradoxe et l'hypocrisie, ils vont même jusqu'à prôner la non-implication artistique _ mais non pas financière _ comme une vertu !

Pourtant, je suis intimement persuadé _ comme Malraux l'a peut-être dit _ que le XXI^{ème} siècle sera spirituel ou ne sera pas ! Pour qu'il ne soit pas trop tard, ce serait aux années 90 de tenter cette mutation.

Pour l'entreprendre, on devrait pouvoir compter sur une compréhension déclarée de cet enjeu assortie d'une implication totale des créateurs et d'une redéfinition des notions d'art et d'artistes aussi fondamentale qu'à la Renaissance.

Il ne s'agit certainement pas d'opérer une régression ou un retour en arrière impossible ; mais au contraire, sans perdre les acquis, d'intégrer une nouvelle dimension spirituelle comme objectif principal dans toutes les activités créatives. Car, on doit le comprendre, celles-ci ne doivent plus être l'apanage « d'initiés », mais le bien de chacun sans discrimination, avec pour modèle ces véritables « spécialistes » que peuvent être quelques individus isolés, pas uniquement mus par des modes et engouements passagers, se donnant totalement à leur aventure intérieure et créatrice et ayant compris que _ comme l'a dit C.G. Jung* _ « *la question décisive pour l'homme est celle-ci : Te réfères-tu à l'infini ? Tel est le critère de la vie.* » Et il est urgent que chacun se la pose à l'aube du troisième millénaire.

Quant à moi, c'est ce que je tente de faire, à mon niveau, dans mon travail et dans ma vie.

Genève, 11-14 février 1990

Gilbert Mazliah.

(Catalogue de l'exposition « Expression 90 », Château Royal de Collioure, France, 1990)

* Cf. page 369, fin du chapitre XI de « Ma vie », de C.G. : Jung, éditions Gallimard, 1973.

(2005)

Le thème proposé à chaque artiste, pour sa présentation dans ce catalogue, était de se situer au début d'une nouvelle décennie, en faisant une analyse et une prospective de ce qu'il entrevoyait comme éléments clés pour les années 90 en rapport avec les années 80 justes terminées. Il était accompagné de reproductions de son travail.

Quinze ans après avoir écrit ce texte, je peux toujours y souscrire pleinement ; mais avec quelques remarques :

Actuellement, je pourrais dire que la société s'est encore durcie, et de beaucoup ! Les pouvoirs financiers et artistiques se sont mondialisés _ dans une perspective principalement occidentale ; évidemment aussi au détriment de l'individu. Le monde de l'art est encore plus dans les mains de « spécialistes », entre autres les concepteurs de grandes expositions internationales, les commissaires d'exposition et autres curateurs et curatrices qui ont pris beaucoup d'importance. Tout ce « monde » est souvent lié avec les grands collectionneurs, les directeurs de Musées, les « grandes galeries » et autres partenaires avides également de profits, de reconnaissance et de pouvoir tels que peuvent l'être aussi les historiens d'art, les critiques et autres directeurs d'écoles d'art « dans le coup ». Paradoxalement l'artiste semble souvent secondaire pour ces instances qui pourtant, d'un autre côté, les sacralisent... Mais le plus grave c'est que celui qui ne travaille pas dans les canons définis par ces élites autoproclamées est irrémédiablement exclu ; il n'est pas considéré par eux comme une « bonne marchandise » et les accès au marché et au grand public lui sont interdits ! Le grand perdant, face à ce type de décisions élitaires, compétitives et commerciales, est toujours l'individu. Sa créativité, pourtant vitale pour lui comme l'ensemble de la société, est discréditée, voire oubliée.

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, les avant-gardes constituaient un contre-pouvoir face aux académismes stériles et imbriqués avec le pouvoir. Elles avaient leurs défenseurs, leurs amateurs, collectionneurs et critiques indépendants. À partir des années 80, elles ont complètement été récupérées et elles constituent souvent un nouvel académisme plus insidieux dans son pouvoir que l'ancien, car il ne laisse plus de place à l'alternative.

L'opposant au « régime » est taxé de « ringard », soit déconsidéré par la critique et le marché, soit ignoré. À moins que les « douaniers » le fassent passer dans le système et qu'il devienne un produit...

Pour ma part, depuis cette époque, je n'ai cessé de m'occuper de la créativité de l'individu en tentant de créer des outils et de donner autour de moi des moyens permettant de les mettre en pratique. Je l'ai fait aussi bien dans mon enseignement aux Beaux-arts qu'en créant l'association et les cours « Ici, *Main* tenant » (IM). Dans ce contexte particulier, j'ai décidé de ne m'occuper que du développement de la créativité d'un individu, qu'il soit « artiste » ou non. À ce niveau également, la société s'est énormément durcie. Elle considère encore moins l'individu avec ses besoins tels que je les conçois. De loin, on préfère faire de lui une pratique et soumise ouvrière de la fourmière plutôt qu'un individu créatif indépendant et libre intérieurement.

On est loin des tentatives du début des années 90, où il semblait que certains PDG étaient prêts à parier sur la créativité de l'individu au sein de leur entreprise*. Actuellement, c'est même à l'intérieur des Beaux-arts que ce mot n'a plus cours ; Par là-même, tout l'enseignement artistique intéressé par la qualité de l'individu, et naturellement en rapport avec le

* Cf. la *petite chronique re-créative* no 3, page 13.

développement de sa créativité, est remis en question ; et ceci dès la plus tendre enfance. Le risque, c'est ce mot d'ordre qui, implicitement, n'incite plus à favoriser les facultés créatrices de l'enfant, mais qui l'amène à travailler « à la manière de » afin qu'il devienne principalement un bon public pour ce monde consensuel de l'art contemporain institutionnalisé. Le danger auquel on est maintenant confronté, c'est une pensée unique qui n'hésite pas devant les conflits d'intérêts et qui est souvent liée à une incompetence et une ignorance grave des mécanismes du développement de l'individu.

Mais je ne suis pas pessimiste, car je peux voir autour de moi nombres d'individus qui ont un autre besoin, essentiel celui-là, et qui sont prêts à s'investir sur ce chemin permettant l'essor de leur créativité et, par là, de toute leur personnalité. En fait, je pense que notre société doit aller de toute manière et inéluctablement dans cette direction, sinon elle va droit dans le mur !

Pour l'individu, ce travail n'est pas facile, et il demande un certain courage avec de la persévérance. Ce qui me rassure, c'est que sur ce chemin, il n'est point nécessaire de convaincre de force. Dès qu'on s'y met avec un peu de régularité, les résultats viennent naturellement. Chacun peut alors observer et ressentir de lui-même quand son énergie créatrice circule en lui, avec tout l'aspect positif qui en découle ; ou, au contraire, lorsqu'un blocage créatif pèse sur sa vie et qu'il est en manque du sens. Dans ce dernier cas _ pouvant être gravement déstabilisant jusqu'à aboutir à une impossibilité de s'insérer dans la société, voire même de pouvoir vivre _ je peux au moins maintenant proposer des moyens pour se confronter à ces obstacles, avec l'espoir que le sens réapparaisse.

Pour tous ceux qui veulent choisir cette voie vers la découverte créative de soi, comme pour moi-même, je ne peux que réécrire et répéter aujourd'hui ce texte de C.G. Jung, complété ci-dessous :

*« (...) Pour l'homme, la question décisive est celle-ci : **Te réfères-tu ou non à l'infini ? Tel est le critère de sa vie.** C'est uniquement si je sais que l'illimité est essentiel que je n'attache pas mon intérêt à des futilités et à des choses qui n'ont pas une importance décisive. Si je l'ignore, j'insiste pour que le monde me reconnaisse une certaine valeur pour telle ou telle qualité, que je conçois comme une propriété personnelle : « mes dons » ou « ma beauté » peut-être. Plus l'homme met l'accent sur une fausse possession, moins il peut sentir l'essentiel, et plus il manque de satisfaction dans la vie. Il se sent limité, parce que ses intentions sont bornées, et il en résulte de la jalousie. Si nous comprenons et sentons que, dans cette vie déjà, nous sommes rattachés à l'infini, désir et attitudes se modifient. Finalement nous ne valons que par l'essentiel, et si on n'y a pas trouvé accès, la vie est gaspillée. (...) »***

Troinex, le 21 novembre 2005

Gilbert Mazliah.

* Cf. page 369, fin du chapitre XI de « Ma vie », de C.G. : Jung, éditions Gallimard, 1973.

* Je ne peux que recommander la lecture de ce magnifique ouvrage.